

## A LA VEILLEE

Glose hebdomadaire

### EN VACANCE

Trop courtes vacances!—Heureux campagnards!—Un voyageur ultra galant.—Le voyou, la foule et la police.—Sur la route du bolchévisme.—A propos d'une paire de bœufs.—Un exploit.—Un chansonnier français et un colon canadien, sa vache et sa femme.

Savez-vous la chanson des prés  
Qui porte à la mélancolie?  
Allez l'entendre et vous verrez  
Qu'elle est jolie.

Pierre Dupont.

Je la savoure depuis une huitaine, cette délicieuse chanson des prés, dont le seul rythme grise jusqu'à l'ivresse le pauvre déraciné de la campagne, aujourd'hui exilé dans la grande ville.

Mais, déjà, hélas! l'heure du départ sonne. Encore un peu, et il faudra rentrer où le devoir appelle, et de nouveau se boulonner tous les jours au rond-de-cuir, l'échine courbée vers le triste pupitre, les yeux rivés sur les sempiternels grimoires. Cela même pendant la canicule, dont les heures sont interminables dans les bureaux de ville.

Heureux les scribes, les buralistes, et tous les citadins qui n'ont pas encore pris leur vacance!

Plus heureux encore sont les ruraux, agronomes et autres, toujours en vacance, puisque toujours à la campagne.

Avant d'arriver aux prés fleuris, de humer le parfum des foins qui sentent bon et de jouir du perpétuel, et combien délicieux concert, des oiseaux de la faune québécoise—musique autrement plus harmonieuse et délectable que celle transmise par les radiophones—en train de supplanter partout le gramophone, l'accordéon, la "musique à bouche" et jusqu'à la "bombarde"—il m'a fallu voyager en chemin de fer.

Il faisait une chaleur torride. Des équipes de cheminots "balastaient", c'est-à-dire épandaient du gravier sur la voie ferrée. Aussi par les portes et les fenêtres un vent chaud, comparable au simoun commençant à apporter des nuées de fine poussière de sable qui menaçait d'ensevelir les voyageurs. Le chef du train ordonna de fermer toutes les ouvertures, ce à quoi les voyageurs s'employèrent de bonne grâce, afin de n'être pas suffoqués par la poussière.

"Ah qu'il fait chaud!" soupira sans arrière-pensée une brave voyageuse.

Une minute, madame, fit spontanément un ultra galant voisin, je vais vous ouvrir votre châssis.

—Mais, non! mais non! le "conducteur" a tout fait fermer, pour n'ouvrir qu'à la station de X; à cause de la poussière.

—Le conducteur! ce que ça fiche! On n'est pas pour étouffer icitte! Le conducteur, ça ne me fait pas un pli. Je m'en s..... moi du conducteur.....

Et non sans quelque peine, et avec un air de défi, il ouvrit toute grande la fenêtre, par laquelle s'engouffra tout de suite un flot de matière poudreuse.

Quelques minutes après, l'atmosphère de la voiture n'était plus qu'un épais nuage de poussière, cela au grand ennui des voyageurs, dont quelques-uns avaient pourtant eu un moment de sympathie pour le très galant matamore auquel les ordres du conducteur ne "faisaient pas un pli."

Et de me demander pourquoi, diantre, certaines gens respectent si peu l'autorité; pourquoi ils éprouvent tant de plaisir à en critiquer les actes, à contrevenir aux ordonnances les plus légitimes, et dont la nécessité et le bon sens sont évidents, crèvent les yeux.

Pourquoi alors cette stupide hostilité?

Cela me rappela qu'en quittant la ville, j'avais vu des gamins et même des adultes prendre fait et cause pour un malotru, espèce de fanfaron, qui troublait l'ordre public, et qu'un constable municipal menaçait d'arrêter.

Encore l'irrespect et le mépris de l'autorité, l'hostilité manifeste envers un protecteur naturel et officiel de la société, en plein exercice de ses fonctions.

Pourquoi cela?

Je l'ignore.

Ce que je sais bien, par exemple, c'est que ce mépris des lois et de ceux qui sont chargés de les faire respecter, ce mépris de l'ordre, en un mot, mène loin, très loin; et même très vite, puisque c'est là la route la plus directe qui conduise aux pires perturbations sociales, à la révolution au bolchévisme, que redoutent déjà non seulement le pays voisin, mais encore plus d'une province-sœur.

Chez nous, cette évolution—inconsciente—vers le Mal est à peine commencée; pour user de l'expression populaire, elle ne va encore

que "le train de la Blanche"; mais c'est encore trop vite, et il faut arrêter cela.

Oui, arrêtons cela! Enseignons à la jeune génération le respect de l'autorité, le respect et l'amour de l'ordre, gardiens de toutes les libertés. Enseignons cela surtout par l'exemple, qui reste toujours la plus efficace des prédications.

Mais laissons ces choses tristes, et parlons de vraies bêtes, parlons des bœufs, ces fidèles et patients collaborateurs de nos ancêtres lorsqu'ils défrichèrent les riches vallées et les superbes collines de nos vieilles paroisses, et que de nos jours on attelle de moins en moins tant le cheval et l'essence les ont supplantés aux travaux de la glèbe et de la route. Pourtant, hier encore, j'ai vu une belle paire de ces bonnes bêtes, portant le joug et obéissant avec une docilité exemplaire au moindre signe ou à la voix de leur maître. J'ai même été témoin d'un exploit tout à leur honneur. Un lourd camion-automobile portant plusieurs tonnes de madriers était en panne dans une fondrière. Trois chevaux attelés à la remorque du véhicule embourbé ne réussissaient pas à le faire avancer d'un pouce.

Trop nerveux les chevaux, et pas assez d'unité dans l'action. Arrive l'homme aux bœufs. Ces derniers remplacent les chevaux au palonnier, et sur un mot de leur maître, ensemble ils allongent le cou; mais le camion ne bouge pas; le maître les chatouille de sa "hart" en la leur passant transversalement sur le dos à la manière d'une scie, et les excite de la voix: "Pigeon! Cadé"!... les cous s'étirent encore, et s'arquent, les colliers de bois s'enfoncent presque dans les épaules des bœufs, dont les genoux et les jarrets sont tendus au possible: le camion frémit, s'ébranle: le bouvier pousse un retentissant cri de triomphe qu'il prolonge à dessein pour stimuler encore son attelage; celui-ci comprend que la victoire est proche, et dans un suprême effort de tous leurs muscles les bonnes bêtes emportent le morceau.

Alors le bouvier, un robuste gaillard, caressant de la main ses deux animaux, qui n'en paraissent pas plus fiers pour cela, s'écrie avec enthousiasme:

"Vivent toujours les bœufs, maôdi!... Ça ça halle!!..."

Et cela m'a rappelé les beaux vers de Pierre Dupont:

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,  
Deux grands bœufs blancs marqués de roux.  
La charrue est en bois d'érable,  
L'aiguillon en branche de houx.  
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine  
Verte l'hiver, jaune l'été.  
Ils gagnent dans une semaine  
Plus d'argent, qu'ils n'en ont coûté.

Les voyez-vous ces belles bêtes,  
Creuser profond et tracer droit,  
Bravant la pluie et les tempêtes,  
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.

Lorsque je fais halte pour boire,  
Un brouillard sort de leurs naseaux,  
Et je vois sur leurs cornes noires  
Se poser les petits oiseaux.

J'avoue cependant que la psychologie du refrain:

S'il me fallait les vendre,  
J'aimerais mieux me pendre,  
J'aime Jeanne ma femme, eh bien! j'aimerais mieux  
La voir mourir que de voir mourir mes bœufs.

m'excède au point de me laisser sceptique, et voici pourquoi.

C'était vers 1860, (c'est-à-dire, au temps où Pierre Dupont était dans toute sa gloire), un colon de chez nous, plus pauvre que Job, puisqu'il avait des dettes, arriva à l'improviste chez un voisin un peu plus fortuné, lui demander un service, quérir du secours. La femme de Xavier, le plus pauvre que Job, venait de prendre le lit, exténuée par le dur et constant labeur et les privations de toutes sortes qui trop souvent étaient le partage des défricheurs vers le milieu du siècle dernier.

L'unique vache de Xavier, soutien d'une jeune famille, souffrait d'un mal qui exigeait des soins immédiats et soutenus, mais le malheureux colon dut l'abandonner à son sort pour porter secours à sa femme gravement malade. "Tu aimes encore mieux perdre ta vache que ta femme", dit le voisin.—Ah, oui! **sacouabe de guiabe**, rétorqua vivement Xavier, qui ne prononçait jamais les r, deux vaches, toa vaches..."

Mais Pierre Dupont, contemporain de Xavier, n'a jamais connu les défricheurs de la Nouvelle-France.

Jean de la Glèbe.

(1) Pierre Dupont, chansonnier français, a tour à tour célébré en de beaux vers le charme des prés, des bois, des champs, des rivières, etc. Mort en 1870, à peine âgé de 50 ans.

La pauvre femme dont il est ci-haut question, Esther, épouse de Xavier, fut plus heureuse, preuve que les privations et le dur travail ne tuent pas. Elle est morte presque centenaire, tout dernièrement, dans une paroisse du comté de Compton.

Mote

Aux pa

La gent notablement prendre leurs de tout temp

A l'époq guère de jou journaux ne adolescent, fi

Il est to cas. (La ch la victime qu

Nous cr dans sa livrai automobilist quel est au de Québec.— taine irritati voix du dire au Canada.

"Enfants ma

"Il y a Québec-Mon pigny, deux l'une atteign grand amuse

"Un m auprès des p bles! Enfin, sont que des

25

Gr

H